



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Livret des textes lus pendant la conférence

Sommaire

<i>Les Fables</i>	2
« La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf » (I, 3) - 1:07:00	3
« La Besace » (I, 7) - 1:07:46	4
« Le Chêne et le Roseau » (I, 22) - 1:09:40	5
« Le Corbeau voulant imiter l'Aigle » (II, 16) - 1:11:05	6
« La Femme noyée » (III, 16) - 1:12:33	7
« Le Lion amoureux » (IV, 1) - 1:13:56	8
« La Jeune Veuve » (VI, 21) - 1:16:12	10
« Les Femmes et le secret » (VIII, 6) - 1:18:30	12
« Le Rat et l'Huître » (VIII, 9) - 1:20:09	13
« Le Rat et l'Eléphant » (VIII, 15) - 1:22:18	14
« Les deux Pigeons » (IX, 2) - 1:23:44	15
« Discours à Madame de la Sablière » (IX, 20) - 25 :08	17
« La Tortue et les deux Canards » (X, 2) - 1:24:44	21
« L'Amour et la Folie » (XII, 14) - 1:26:32	22
<i>Les Contes</i>	23
« Le cocu battu et content » - 40:30	24
« Les lunettes » - 49:38	28
« Le Fleuve de Scamandre » - 55:55	33
<i>Les Amours de Psyché</i>	36
« Le Monologue de Polyphile » - 1:47:00	37

Les Fables

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL 

« La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf » (I, 3) - 1:07:00

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : « Regardez bien, ma sœur ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ? —
Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout. — M'y voilà ? —
Vous n'en approchez point. » La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

« La Besace » (I, 7) - 1:07:46

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
 S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
 Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
 Il peut le déclarer sans peur ;
 Je mettrai remède à la chose.
 Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause :
 Voyez ces animaux, faites comparaison
 De leurs beautés avec les vôtres.
 Êtes-vous satisfait ? — Moi, dit-il ; pourquoi non ?
 N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
 Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
 Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché ;
 Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
 L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
 Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort ;
 Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourrait encor
 Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
 Que c'était une masse informe et sans beauté.
 L'Eléphant étant écouté,
 Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
 Il jugea qu'à son appétit
 Dame Baleine était trop grosse.
 Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
 Se croyant, pour elle, un colosse.
 Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
 Du reste, contents d'eux. Mais, parmi les plus fous,
 Notre espèce excella ; car, tout ce que nous sommes,
 Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
 Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
 On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
 Le Fabricateur souverain
 Nous créa besaciers tous de même manière,
 Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

« Le Chêne et le Roseau » (I, 22) - 1:09:40

Le Chêne un jour dit au Roseau :
 « Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau :
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau,
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n'auriez pas tant à souffrir,
 Je vous défendrais de l'orage :
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
 Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
 Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
 Je plie et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
 Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
 Du bout de l'horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine,
 Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

« Le Corbeau voulant imiter l'Aigle » (II, 16) - 1:11:05

L'oiseau de Jupiter enlevant un mouton,
 Un Corbeau, témoin de l'affaire,
 Et plus faible des reins, mais non pas moins glouton,
 En voulut sur l'heure autant faire.
 Il tourne à l'entour du troupeau,
 Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,
 Un vrai mouton de sacrifice :
 On l'avait réservé pour la bouche des Dieux.
 Gaillard Corbeau disait, en le couvant des yeux :
 « Je ne sais qui fut ta nourrice ;
 Mais ton corps me paraît en merveilleux état :
 Tu me serviras de pâture. »
 Sur l'animal bêlant à ces mots il s'abat.
 La moutonnière créature
 Pesait plus qu'un fromage ; outre que sa toison
 Était d'une épaisseur extrême,
 Et mêlée à peu près de la même façon
 Que la barbe de Polyphème.
 Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :
 Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau,
 Le donne à ses enfants pour servir d'amusement.
 Il faut se mesurer ; la conséquence est nette :
 Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
 L'exemple est un dangereux leurre :
 Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
 Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.

« La Femme noyée » (III, 16) - 1:12:33

Ce texte fait l'objet d'un commentaire de Hubert Aupetit dans sa synthèse « Pour en finir avec 'la morale' » : retrouvez-la dans notre Carnet La Fontaine !

Je ne suis pas de ceux qui disent : « Ce n'est rien,
 C'est une femme qui se noie. »
 Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
 Puisqu'il s'agit, en cette fable,
 D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchait le corps
 Pour lui rendre, en cette aventure,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce,
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.
 Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 « Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas
 Suivez le fil de la rivière. »
 Un autre repartit : « Non, ne le suivez pas ;
 Rebroussez plutôt en arrière :
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa course l'emporte,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte. »
 Cet homme se raillait assez hors de saison.
 Quant à l'humeur contredisante,
 Je ne sais s'il avait raison ;
 Mais, que cette humeur soit ou non
 Le défaut du sexe et sa pente,
 Quiconque avec elle naîtra
 Sans faute avec elle mourra,
 Et jusqu'au bout contredira,
 Et, s'il peut, encor par-delà.

« Le Lion amoureux » (IV, 1) - 1:13:56

A Mademoiselle de Sévigné

Sévigné, de qui les attraits
 Servent aux Grâces de modèle,
 Et qui naquîtes toute belle,
 À votre indifférence près,
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocents d'une fable,
 Et voir, sans vous épouvanter,
 Un Lion qu'Amour sut dompter ?
 Amour est un étrange maître !
 Heureux qui peut ne le connaître
 Que par récit, lui ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous,
 Si la vérité vous offense,
 La fable au moins se peut souffrir :
 Celle-ci prend bien l'assurance
 De venir à vos pieds s'offrir,
 Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
 Les lions entre autres voulaient
 Être admis dans notre alliance.
 Pourquoi non ? puisque leur engeance
 Valait la nôtre en ce temps-là,
 Ayant courage, intelligence,
 Et belle hure outre cela.
 Voici comment il en alla.
 Un Lion de haut parentage,
 En passant par un certain pré,
 Rencontra bergère à son gré :
 Il la demande en mariage.
 Le père aurait fort souhaité
 Quelque gendre un peu moins terrible.
 La donner lui semblait bien dur :
 La refuser n'était pas sûr ;
 Même un refus eût fait, possible,
 Qu'on eût vu quelque beau matin
 Un mariage clandestin :
 Car, outre qu'en toute manière
 La belle était pour les gens fiers,
 Fille se coiffe volontiers
 D'amoureux à longue crinière.
 Le père donc ouvertement
 N'osant renvoyer notre amant,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>lavoixduntexte@gmail.com

PSL ★

Lui dit : « Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Étant sans ces inquiétudes. »
Le Lion consent à cela,
Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.
Amour, Amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire : Adieu prudence.

« La Jeune Veuve » (VI, 21) - 1:16:12

Ce texte fait l'objet d'un commentaire linéaire complet de Clément Mouille : retrouvez-le dans notre Carnet La Fontaine !

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
 On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
 Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole :
 Le Temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année
 Et la veuve d'une journée
 La différence est grande : on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne ;
 L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits :
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
 C'est toujours même note et pareil entretien.
 On dit qu'on est inconsolable :
 On le dit mais il n'en est rien,
 Comme on verra par cette fable,
 Ou plutôt par la vérité.
 L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde. À ses côtés sa femme
 Lui criait : « Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
 Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler. »
 Le mari fait seul le voyage.
 La belle avait un père, homme prudent et sage :
 Il laissa le torrent couler.
 À la fin pour la consoler :
 « Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes ;
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que tout à l'heure
 Une condition meilleure
 Change en des noces ces transports ;
 Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
 Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
 Que le défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
 Un cloître est l'époux qu'il me faut. »
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe ;
 L'autre mois on l'emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure :
 Le deuil sert enfin de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours
 Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixdunttexte.fr/>

lavoixdunttexte@gmail.com



| PSL ★

Ont aussi leur tour à la fin ;
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
« Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? » dit-elle

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



| PSL 

« Les Femmes et le secret » (VIII, 6) - 1:18:30

Rien ne pèse tant qu'un secret :
 Le porter loin est difficile aux dames ;
 Et je sais même sur ce fait
 Bon nombre d'hommes qui sont femmes.
 Pour éprouver la sienne un mari s'écria,
 La nuit, étant près d'elle : « Ô dieux ! qu'est-ce cela ?
 Je n'en puis plus ! on me déchire !
 Quoi ! j'accouche d'un œuf ! — D'un œuf ! — Oui, le voilà
 Frais et nouveau pondu : gardez bien de le dire :
 On m'appellerait poule. Enfin n'en parlez pas. »
 La femme neuve sur ce cas,
 Ainsi que sur mainte autre affaire,
 Crut la chose, et promit ses grands dieux de se taire ;
 Mais ce serment s'évanouit
 Avec les ombres de la nuit.
 L'épouse, indiscrete et peu fine,
 Sort du lit quand le jour fut à peine levé ;
 Et de courir chez sa voisine :
 « Ma commère, dit-elle, un cas est arrivé :
 N'en dites rien surtout, car vous me feriez battre :
 Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.
 Au nom de Dieu, gardez-vous bien
 D'aller publier ce mystère.
 Vous moquez-vous ? dit l'autre : ah ! vous ne savez guère
 Quelle je suis. Allez, ne craignez rien. »
 La femme du pondeur s'en retourne chez elle.
 L'autre grille déjà de conter la nouvelle :
 Elle va la répandre en plus de dix endroits :
 Au lieu d'un œuf elle en dit trois.
 Ce n'est pas encor tout ; car une autre commère
 En dit quatre, et raconte à l'oreille le fait :
 Précaution peu nécessaire ;
 Car ce n'était plus un secret.
 Comme le nombre d'œufs, grâce à la renommée,
 De bouche en bouche allait croissant,
 Avant la fin de la journée,
 Ils se montaient à plus d'un cent.

« Le Rat et l’Huître » (VIII, 9) - 1:20:09

Un Rat, hôte d’un champ, rat de peu de cervelle,
 Des lares paternels un jour se trouva soûl.
 Il laisse là le champ, le grain, et la javelle,
 Va courir le pays, abandonne son trou.
 Sitôt qu’il fut hors de la case :
 « Que le monde, dit-il est grand et spacieux !
 Voilà les Apennins, et voici le Caucase ! »
 La moindre taupinée était mont à ses yeux.
 Au bout de quelques jours le voyageur arrive
 En un certain canton où Téthys sur la rive
 Avait laissé mainte huître ; et notre rat d’abord
 Crut voir, en les voyant, des vaisseaux de haut bord.
 Certes, dit-il, mon père était un pauvre sire !
 Il n’osait voyager, craintif au dernier point.
 Pour moi, j’ai déjà vu le maritime empire :
 J’ai passé les déserts, mais nous n’y bûmes point.
 D’un certain magister le Rat tenait ces choses,
 Et les disait à travers champs ;
 N’étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs
 Se font savants jusques aux dents.
 Parmi tant d’huîtres toutes closes
 Une s’était ouverte, et bâillant au soleil,
 Par un doux zéphyr réjouie,
 Humait l’air, respirait, était épanouie,
 Blanche, grasse, et d’un goût, à la voir, nompareil.
 D’aussi loin que le Rat voit cette Huître qui bâille :
 « Qu’aperçois-je ? dit-il ; c’est quelque victuaille !
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets,
 Je dois faire aujourd’hui bonne chère, ou jamais. »
 Là-dessus, maître Rat, plein de belle espérance,
 Approche de l’écaille, allonge un peu le cou,
 Se sent pris comme aux lacs ; car l’Huître tout d’un coup
 Se referme. Et voilà ce que fait l’ignorance.

Cette fable contient plus d’un enseignement :

Nous y voyons premièrement
 Que ceux qui n’ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d’étonnement,
 Et puis nous y pouvons apprendre
 Que tel est pris qui croyait prendre.

« Le Rat et l'Eléphant » (VIII, 15) - 1:22:18

Se croire un personnage est fort commun en France
 On y fait l'homme d'importance,
 Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
 C'est proprement le mal français.
 La sottise vanité nous est particulière.
 Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière :
 Leur orgueil me semble, en un mot,
 Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
 Donnons quelque image du nôtre.
 Qui sans doute en vaut bien un autre.
 Un Rat des plus petits voyait un Eléphant
 Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent
 De la bête de haut parage,
 Qui marchait à gros équipage,
 Sur l'animal à triple étage
 Une sultane de renom,
 Son chien, son chat, et sa guenon,
 Son perroquet, sa vieille, et toute sa maison,
 S'en allait en pèlerinage.
 Le rat s'étonnait que les gens
 Fussent touchés de voir cette pesante masse :
 « Comme si d'occuper ou plus ou moins de place
 Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants !
 Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
 Serait-ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
 Nous ne nous prions pas, tout petits que nous sommes,
 D'un grain moins que les Eléphants. »
 Il en aurait dit davantage ;
 Mais le chat sortant de sa cage,
 Lui fit voir en moins d'un instant
 Qu'un rat n'est pas un éléphant.

« Les deux Pigeons » (IX, 2) - 1:23:44

Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre.
 L'un d'eux s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor, si la saison s'avancait davantage !
 Attendez les zéphyr : qui vous presse ? un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. 'Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupé, bon gîte, et le reste ?' »
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point ;
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : 'J'étais là ; telle chose m'avint :
 Vous y croirez être vous-même.' »
 À ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le Pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie :
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
 Les menteurs et traîtres appâts.
 Le lacs était usé ! si bien que, de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
 Quelque plume y périt ; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL ★

Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.
 Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
 Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
 Crut pour ce coup que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure ;
 Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
 La volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile, et tirant le pied,
 Demi-morte, et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna :
 Que bien, que mal, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
 Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines ;
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.
 J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors,
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
 Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

« Discours à Madame de la Sablière » (IX, 20) - 25 :08

Iris, je vous louerais, il n'est que trop aisé ;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé,
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles.
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.
 Je ne les blâme point ; je souffre cette humeur ;
 Elle est commune aux dieux, aux monarques aux belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point ;
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses,
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde et sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des traits
 De certaine philosophie, Subtile, engageante et hardie.
 On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non
 Ouï parler ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine ;
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :
 Nul sentiment, point d'âme ; en elle tout est corps.
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;
 La première y meut la seconde ;
 Une troisième suit : elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle :
 " L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait. Mais comment se fait-elle ?

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixdunttexte.fr/>lavoixdunttexte@gmail.com

PSL ★

Selon eux, par nécessité,
 Sans passion, sans volonté.
 L'animal se sent agité
 De mouvements que le vulgaire appelle
 Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,
 Ou quelque autre de ces états.
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 - Qu'est-ce donc ? - Une montre. - Et nous ? - C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose ;
 Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens, et qui tient le milieu
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et l'homme
 Le tient tel de nos gens, franche bête de somme ;
 Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur :
 « Sur tous les animaux, enfants du Créateur,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense. »
 Or, vous savez, Iris, de certaine science,
 Que, quand la bête penserait,
 La bête ne réfléchirait,
 Sur l'objet ni sur sa pensée.
 Descartes va plus loin, et soutient nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
 De le croire ; ni moi.
 Cependant, quand aux bois
 Le bruit des cors, celui des voix,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie,
 L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors,
 En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnements pour conserver ses jours !
 Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
 Et le change, et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur sort.
 On le déchire après sa mort :
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
 Quand la perdrix
 Voit ses petits
 En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
 Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas
 Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
 Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
 Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du Nord, il est un monde
 Où l'on sait que les habitants
 Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,
 Dans une ignorance profonde :
 Je parle des humains ; car, quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux
 Qui des torrents grossis arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'une et l'autre rivage.
 L'édifice résiste, et dure en son entier ;
 Après un lit de bois est un lit de mortier.
 Chaque castor agit : commune en est la tâche ;
 Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche.
 Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.
 La république de Platon
 Ne serait rien que l'apprentie
 De cette famille amphibie.
 Ils savent en hiver élever leurs maisons,
 Passent les étangs sur des ponts,
 Fruit de leur art, savant ouvrage :
 Et nos pareils ont beau le voir,
 Jusqu'à présent tout leur savoir
 Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
 Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit,
 Que je tiens d'un roi plein de gloire.
 Le défenseur du Nord vous sera mon garant ;
 Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;
 Son nom seul est un mur à l'empire ottoman.
 C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.
 Il dit donc que, sur sa frontière,
 Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :
 Le sang qui se transmet des pères aux enfants
 En renouvelle la matière.
 Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
 Jamais la guerre avec tant d'art
 Ne s'est faite parmi les hommes,
 Non pas même au siècle où nous sommes.
 Corps de garde avancé, vedettes, espions,
 Embuscades, partis, et mille inventions
 D'une pernicieuse et maudite science,
 Fille du Styx, et mère des héros,
 Exercent de ces animaux
 Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
 Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,
 Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !
 Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?
 Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
 Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
 Que la mémoire est corporelle,
 Et que, pour en venir aux exemples divers
 Que j'ai mis en jour dans ces vers,
 L'animal n'a besoin que d'elle.
 L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
 Chercher, par le même chemin,
 L'image auparavant tracée,
 Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
 Sans le secours de la pensée,
 Causer un même événement.
 Nous agissons tout autrement :
 La volonté nous détermine,
 Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine ;
 Je sens en moi certain agent ;
 Tout obéit dans ma machine
 A ce principe intelligent.
 Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
 Se conçoit mieux que le corps même.
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.
 Mais comment le corps l'entend-il ?
 C'est là le point : je vois l'outil
 Obéir à la main : mais la main, qui la guide ?
 Eh ! qui guide les cieux et leur course rapide ?
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts ;
 L'impression se fait. Le moyen, je l'ignore :
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité ;
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,
 Descartes l'ignorait encore.
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux :
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux
 Dont je viens de citer l'exemple,
 Cet esprit n'agit pas ; l'homme seul est son temple.
 Aussi faut-il donner à l'animal un point,
 Que la plante, après tout, n'a point :
 Cependant la plante respire :
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

« La Tortue et les deux Canards » (X, 2) - 1:24:44

Une Tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays,
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère,
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux Canards à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :
 « Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique,
 Vous verrez mainte République,
 Maint Royaume, maint peuple, et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant. » On ne s'attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La Tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les Oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
 « Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise. »
 Puis chaque Canard prend ce bâton par un bout.
 La Tortue enlevée on s'étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L'animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l'un et l'autre Oïson.
 « Miracle ! criait-on. Venez voir dans les nues
 Passer la Reine des Tortues.
 - La Reine. Vraiment oui. Je la suis en effet ;
 Ne vous en moquez point. » Elle eût beaucoup mieux fait
 De passer son chemin sans dire aucune chose ;
 Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
 Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
 Son indiscrétion de sa perte fut cause.
 Imprudence, babil, et sottise vanité,
 Et vaine curiosité,
 Ont ensemble étroit parentage.
 Ce sont enfants tous d'un lignage.

« L'Amour et la Folie » (XII, 14) - 1:26:32

Tout est mystère dans l'Amour,
 Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance.
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'épuiser cette science.
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici.
 Mon but est seulement de dire, à ma manière,
 Comment l'aveugle que voici
 (C'est un Dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
 Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
 J'en fais juge un amant, et ne décide rien.

La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble.
 Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus le Conseil des Dieux.
 L'autre n'eut pas la patience ;
 Elle lui donne un coup si furieux,
 Qu'il en perd la clarté des cieux.
 Vénus en demande vengeance.
 Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
 Les Dieux en furent étourdis,
 Et Jupiter, et Némésis,
 Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
 Elle représenta l'énormité du cas.
 Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
 Nulle peine n'était pour ce crime assez grande.
 Le dommage devait être aussi réparé.
 Quand on eut bien considéré
 L'intérêt du public, celui de la partie,
 Le résultat enfin de la suprême cour
 Fut de condamner la Folie
 A servir de guide à l'Amour.

Les Contes

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL 

« Le cocu battu et content » - 40:30

N'a pas longtemps de Rome revenait
 Certain cadet qui n'y profita guère
 Et volontiers en chemin séjournait
 Quand par hasard le galant rencontrait
 Bon vin, bon gîte, et belle chambrière.
 Avint qu'un jour en un bourg arrêté
 Il vit passer une dame jolie,
 Leste, pimpante, et d'un page suivie,
 En la voyant, il en fut enchanté.
 La convoita ; comme bien savait faire.
 Prou de pardons il avait rapporté ;
 De vertu peu ; chose assez ordinaire.
 La dame était de gracieux maintien,
 De doux regard, jeune, fringante et belle ;
 Somme qu'enfin il ne lui manquait rien,
 Fors que d'avoir un ami digne d'elle.
 Tant se la mit le drôle en la cervelle,
 Que dans sa peau peu ni point ne durait :
 Et s'informant comment on l'appelait :
 C'est, lui dit-on, la dame du village.
 Messire Bon l'a prise en mariage,
 Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris :
 Mais comme il est des premiers du pays,
 Son bien supplée au défaut de son âge.
 Notre cadet tout ce détail apprit,
 Dont il conçut espérance certaine.
 Voici comment le pèlerin s'y prit.
 Il renvoya dans la ville prochaine
 Tous ses valets ; puis s'en fut au château :
 Dit qu'il était un jeune jouvenceau,
 Qui cherchait maître, et qui savait tout faire.
 Messire Bon fort content de l'affaire
 Pour fauconnier le loua bien et beau.
 (Non toutefois sans l'avis de sa femme)
 Le fauconnier plut très fort à la dame ;
 Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
 Guère ne mit à déclarer sa flamme.
 Ce fut beaucoup ; car le vieillard était
 Fou de sa femme, et fort peu la quittait,
 Sinon les jours qu'il allait à la chasse.
 Son fauconnier, qui pour lors le suivait,
 Eut demeuré volontiers en sa place.
 La jeune dame en était bien d'accord,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>lavoixduntexte@gmail.com

PSL ★

Ils n'attendaient que le temps de mieux faire.
 Quand je dirai qu'il leur en tardait fort,
 Nul n'osera soutenir le contraire.
 Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
 Leur inspira la ruse que voici.
 La dame dit un soir à son mari :
 Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
 De tous vos gens ? Ce propos entendu
 Messire Bon lui dit : J'ai toujours cru
 Le fauconnier garçon sage et fidèle ;
 Et c'est à lui que plus je me fierois.
 Vous auriez tort, repartit cette belle ;
 C'est un méchant : il me tint l'autre fois
 Propos d'amour, dont je fus si surprise,
 Que je pensai tomber tout de mon haut ;
 Car qui croirait une telle entreprise ?
 Dedans l'esprit il me vint aussitôt
 De l'étrangler, de lui manger la vue :
 Il tint à peu ; je n'en fus retenue,
 Que pour n'oser un tel cas publier :
 Même, à dessein qu'il ne le put nier,
 Je fis semblant d'y vouloir condescendre ;
 Et cette nuit sous un certain poirier
 Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
 Mon mari, dis-je, est toujours avec moi,
 Plus par amour que doutant de ma foi ;
 Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
 Sinon la nuit pendant son premier somme :
 D'après de lui tâchant de me lever,
 Dans le jardin je vous irai trouver.
 Voilà l'état où j'ai laissé l'affaire.
 Messire Bon se mit fort en colère.
 Sa femme dit : Mon mari, mon époux,
 Jusqu'à tantôt cachez votre courroux ;
 Dans le jardin attrapez-le vous-même ;
 Vous le pourrez trouver fort aisément ;
 Le poirier est à main gauche en entrant.
 Mais il vous faut user de stratagème :
 Prenez ma jupe, et contrefaites-vous ;
 Vous entendrez son insolence extrême :
 Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
 Que le galant demeure sur la place.
 Je suis d'avis que le friponneau fasse
 Tel compliment à des femmes d'honneur !
 Époux retint cette leçon par cœur.
 Onc il ne fut une plus forte dupe
 Que ce vieillard, bon homme au demeurant.

Le temps venu d'attraper le galant,
 Messire Bon se couvrit d'une jupe,
 S'encornêta, courut incontinent
 Dans le jardin, ou ne trouva personne :
 Garde n'avait : car, tandis qu'il frissonne,
 Claque des dents, et meurt quasi de froid,
 Le pèlerin, qui le tout observoit,
 Va voir la dame ; avec elle se donne
 Tout le bon temps qu'on a, comme je croi,
 Lorsqu 'Amour seul étant de la partie
 Entre deux draps on tient femme jolie ;
 Femme jolie, et qui n'est point à soi.
 Quand le galant un assez bon espace
 Avec la dame eut été dans ce lieu,
 Force lui fut d'abandonner la place :
 Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
 Dans le jardin il court en diligence.
 Messire Bon rempli d'impatience
 A tous moments sa paresse maudit.
 Le pèlerin, d'aussi loin qu'il le vît,
 Feignit de croire apercevoir la dame,
 Et lui cria : Quoi donc méchante femme !
 A ton mari tu brassais un tel tour !
 Est-ce le fruit de son parfait amour !
 Dieu soit témoin que pour toi j'en ai honte :
 Et de venir ne tenais quasi compte,
 Ne te croyant le cœur si perversi,
 Que de vouloir tromper un tel mari.
 Or bien, je vois qu'il te faut un ami ;
 Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
 Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
 C'est seulement pour éprouver ta foi :
 Et ne t'attends de m'induire à luxure :
 Grand pécheur suis ; mais j'ai, la Dieu merci,
 De ton honneur encor quelque souci.
 A Monseigneur ferais-je un tel outrage ?
 Pour toi, tu viens avec un front de page :
 Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiara ;
 Et Monseigneur puis après le saura.
 Pendant ces mots époux pleurait de joie,
 Et tout ravi disait entre ses dents :
 Loué soit Dieu, dont la bonté m'envoie
 Femme et valet si chastes, si prudents.
 Ce ne fut tout ; car à grands coups de gaule
 Le pèlerin vous lui froisse une épaule ;
 De horions laidement l'accoutra ;
 Jusqu'au logis ainsi le convoya.

Messire Bon eut voulu que le zèle
De son valet n'eut été jusque-là ;
Mais le voyant si sage et si fidèle,
Le bonhommeau des coups se consola.
Dedans le lit sa femme il retrouva ;
Lui conta tout, en lui disant : M'amie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de notre vie
Un tel valet ; c'est sans doute un trésor.
Dans notre bourg je veux qu'il prenne femme :
A l'avenir traitez-le ainsi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la dame ;
Et de ceci je vous donne ma foi.

« Les lunettes » - 49:38

J'avais juré de laisser là les nonnes :
 Car que toujours on voie en mes écrits
 Même sujet, et semblables personnes,
 Cela pourrait fatiguer les esprits.
 Ma muse met guimpe sur le tapis :
 Et puis quoi ? guimpe ; et puis guimpe sans cesse ;
 Bref toujours guimpe, et guimpe sous la presse.
 C'est un peu trop. Je veux que les nonnains
 Fassent les tours en amour les plus fins ;
 Si ne faut-il pour cela qu'on épuise
 Tout le sujet ; le moyen ? c'est un fait
 Par trop fréquent, je n'aurais jamais fait :
 Il n'est greffier dont la plume y suffise.
 Si j'y tâchais on pourrait soupçonner
 Que quelque cas m'y ferait retourner ;
 Tant sur ce point mes vers font de rechutes ;
 Toujours souvient à Robin de ses flûtes.
 Or apportons à cela quelque fin.
 Je le prétends, cette tâche ici faite.
 Jadis s'était introduit un blondin
 Chez des nonnains à titre de fillette.
 Il n'avait pas quinze ans que tout ne fût :
 Dont le galant passa pour sœur Colette
 Auparavant que la barbe lui crût.
 Cet entre-temps ne fut sans fruit ; le sire
 L'employa bien : Agnès en profita.
 Las quel profit ! j'eusse mieux fait de dire
 Qu'à sœur Agnès malheur en arriva
 Il lui fallut élargir sa ceinture
 Puis mettre au jour petite créature
 Qui ressemblait comme deux gouttes d'eau,
 Ce dit l'histoire, à la sœur jouvenceau.
 Voilà scandale et bruit dans l'abbaye.
 D'où cet enfant est-il plu ? comme a-t-on
 Disaient les sœurs en riant, je vous prie
 Trouve céans ce petit champignon ?
 Si ne s'est-il après tout fait lui-même.
 La prieure est en un courroux extrême.
 Avoir ainsi souillé cette maison !
 Bientôt on mit l'accouchée en prison.
 Puis il fallut faire enquête du père.
 Comment est-il entré ? comment sorti ?
 Les murs sont hauts, antique la tourière,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>lavoixduntexte@gmail.com

PSL ★

Double la grille, et le tour très petit.
 Serait-ce point quelque garçon en fille ?
 Dit la prieure, et parmi nos brebis
 N'aurions-nous point sous de trompeurs habits
 Un jeune loup ? sus qu'on se déshabille :
 Je veux savoir la vérité du cas.
 Qui fut bien pris, ce fut la feinte ouaille.
 Plus son esprit à songer se travaille,
 Moins il espère échapper d'un tel pas.
 Nécessite mère de stratagème
 Lui fit. . . Eh bien ? lui fit en ce moment
 Lier... Eh quoi ? foin, je suis court moi-même :
 Ou prendre un mot qui dise honnêtement
 Ce que lia le père de l'enfant ?
 Comment trouver un détour suffisant
 Pour cet endroit ? vous avez ouï dire
 Qu'au temps jadis le genre humain avait
 Fenêtre au corps ; de sorte qu'on pouvait
 Dans le dedans tout à son aise lire ;
 Chose commode aux médecins d'alors.
 Mais si d'avoir une fenêtre au corps
 Etait utile, une au cœur au contraire
 Ne l'était pas ; dans les femmes surtout :
 Car le moyen qu'on pût venir à bout
 De rien cacher ? notre commune mère
 Dame Nature y pourvut sagement
 Par deux lacets de pareille mesure.
 L'homme et la femme eurent également
 De quoi fermer une telle ouverture.
 La femme fut lacée un peu trop dru.
 Ce fut sa faute, elle-même en fut cause ;
 N'étant jamais à son gré trop bien close.
 L'homme au rebours ; et le bout du tissu
 Rendit en lui la Nature perplexe.
 Bref le lacet à l'un et l'autre sexe
 Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
 Aux femmes court, aux hommes un peu long.
 Il est facile à présent qu'on devine
 Ce que lia notre jeune imprudent ;
 C'est ce surplus, ce reste de machine,
 Bout de lacet aux hommes excédant.
 D'un brin de fil il l'attacha de sorte
 Que tout semblait aussi plat qu'aux nonnains :
 Mais fil ou soie, il n'est bride assez forte
 Pour contenir ce que bientôt je crains
 Qui ne s'échappe ; amenez-moi des saints ;
 Amenez-moi si vous voulez des anges ;

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL ★

Je les tiendrai créatures étranges,
 Si vingt nonnains telles qu'on les vit lors
 Ne font trouver à leur esprit un corps.
 J'entends nonnains ayant tous les trésors
 De ces trois sœurs dont la fille de l'onde
 Se fait servir ; chiches et fiers appas,
 Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde,
 Car celui-ci ne les lui montre pas.
 La prieure a sur son nez des lunettes,
 Pour ne juger du cas légèrement.
 Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
 En un habit que vraisemblablement
 N'avaient pas fait les tailleurs du couvent.
 Figurez-vous la question qu'au sire
 On donna lors ; besoin n'est de le dire.
 Touffes de lis, proportion du corps,
 Secrets appas, embonpoint, et peau fine,
 Fermes tétons, et semblables ressorts
 Eurent bientôt fait jouer la machine.
 Elle échappa, rompit le fil d'un coup,
 Comme un coursier qui romprait son licou,
 Et sauta droit au nez de la prieure,
 Faisant voler lunettes tout à l'heure
 Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu
 Que l'on ne vît tomber la lunetière.
 Elle ne prit cet accident en jeu.
 L'on tint chapitre, et sur cette matière
 Fut raisonné longtemps dans le logis.
 Le jeune loup fut aux vieilles brebis
 Livre d'abord. Elles vous l'empoignèrent
 A certain arbre en leur cour l'attachèrent
 Ayant le nez devers l'arbre tourne,
 Le dos à l'air avec toute la suite :
 Et cependant que la troupe maudite
 Songe comment il sera guerdonné,
 Que l'une va prendre dans les cuisines
 Tous les balais, et que l'autre s'en court
 A l'arsenal ou sont les disciplines,
 Qu'une troisième enferme à double tour
 Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables,
 Bref que le sort ami du marjolet
 Ecarte ainsi toutes les détestables,
 Vient un meunier monté sur son mulet
 Garçon carré, garçon couru des filles,
 Bon compagnon, et beau joueur de quille
 Oh oh dit-il, qu'est-ce là que je voi ?
 Le plaisant saint ! jeune homme, je te prie,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixdunttexte.fr/>

lavoixdunttexte@gmail.com



PSL ★

Qui t'a mis là ? sont-ce ces sœurs, dis-moi.
 Avec quelqu'une as-tu fait la folie ?
 Te plaisait-elle ? était-elle jolie ?
 Car à te voir tu me portes ma foi
 (Plus je regarde et mire ta personne)
 Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne.
 L'autre répond : Hélas, c'est le rebours :
 Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours.
 Voilà mon mal ; Dieu me doint patience ;
 Car de commettre une si grande offense,
 J'en fais scrupule, et fut-ce pour le Roi ;
 Me donnât-on aussi gros d'or que moi.
 Le meunier rit ; et sans autre mystère
 Vous le délie, et lui dit : Idiot,
 Scrupule toi, qui n'es qu'un pauvre hère !
 C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire !
 Notre curé ne serait pas si sot.
 Vite, fuis-t'en, m'ayant mis en ta place :
 Car aussi bien tu n'es pas, comme moi,
 Franc du collier, et bon pour cet emploi :
 Je n'y veux point de quartier ni de grâce :
 Viennent ces sœurs ; toutes je te réponds,
 Verront beau jeu si la corde ne rompt.
 L'autre deux fois ne se le fait redire.
 Il vous l'attache, et puis lui dit adieu.
 Large d'épaule on aurait vu le sire
 Attendre nu les nonnains en ce lieu.
 L'escadron vient, porte en guise de cierges
 Gaules et fouets : procession de verges,
 Qui fit la ronde à l'entour du meunier,
 Sans lui donner le temps de se montrer,
 Sans l'avertir. Tout beau, dit-il, Mesdames :
 Vous vous trompez ; considérez-moi bien :
 Je ne suis pas cet ennemi des femmes,
 Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
 Employez-moi, vous verrez des merveilles.
 Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
 D'un certain jeu je viendrai bien à bout ;
 Mais quant au fouet je n'y vauds rien du tout.
 Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il ire.
 S'écria lors une de nos sans-dents.
 Quoi tu n'es pas notre faiseur d'enfants ?
 Tant pis pour toi, tu pairas pour le sire.
 Nous n'avons pas telles armes en main,
 Pour demeurer en un si beau chemin.
 Tiens tiens, voilà l'ébat que l'on désire.
 A ce discours fouets de rentrer en jeu,

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



Verges d'aller, et non pas pour un peu ;
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
Mesdames je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû.
Plus il leur tient des discours de la sorte,
Plus la fureur de l'antique cohorte
Se fait sentir. Longtemps il s'en souvint.
Pendant qu'on donne au maître l'anguillade,
Le mulet fait sur l'herbette gambade.
Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,
Je ne le sais, ni ne m'en mets en peine.
Suffit d'avoir sauvé le jouvenceau.
Pendant un temps les lecteurs pour douzaine
De ces nonnains au corps gent et si beau
N'auraient voulu, je gage, être en sa peau.

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



| PSL 

« Le Fleuve de Scamandre » - 55:55

Me voilà prêt à conter de plus belle ;
 Amour le veut, et rit de mon serment ;
 Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle ;
 Tout obéit, tout cède à cet enfant :
 J'ai désormais besoin en le chantant
 De traits moins forts, et déguisant la chose.
 Car après tout, je ne veux être cause
 D'aucun abus : que plutôt mes écrits
 Manquent de sel, et ne soient d'aucun prix !
 Si dans ces vers j'introduis et je chante
 Certain trompeur et certaine innocente,
 C'est dans la vue et dans l'intention
 Qu'on se méfie en telle occasion :
 J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile
 A se garder de ces pièges divers.
 Sotte ignorance en fait trébucher mille,
 Contre une seule à qui nuiraient mes vers.

J'ai lu qu'un orateur estime dans la Grèce,
 Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
 Banni de son pays, voulut voir le séjour
 Où subsistaient encor les ruines de Troie ;
 Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
 Du débris d'Ilion s'était construit un bourg
 Noble par ces malheurs ; la Priam et sa cour
 N'étaient plus que des noms, dont le Temps fait sa proie.
 Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi ;
 Lieu fécond en sujets propres à notre emploi.
 Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
 De ces murs élevés et détruits par des dieux,
 Ni ces champs où couraient la fureur et l'audace,
 Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace,
 Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
 Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
 Cimon le héros de ces vers
 Se promenait près du Scamandre.
 Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre,
 Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts.
 Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ;
 Sa parure est sans art ; elle a l'air de bergère,
 Une beauté naïve, une taille légère.
 Cimon en est surpris, et croit que sur ces bords
 Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
 Un antre était auprès : l'innocente pucelle

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL ★

Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
 Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin
 L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
 Notre banni se cache : il contemple, il admire,
 Il ne sait quels charmes élire ;
 Il dévore des yeux et du cœur cent beautés.
 Comme on était rempli de ces divinités
 Que la Fable a dans son empire,
 Il songe à profiter de l'erreur de ces temps,
 Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements
 Se couronne de joncs, et d'herbe dégoutante,
 Puis invoque Mercure, et le dieu des amants :
 Contre tant de trompeurs qu'eût fait une innocente ?
 La belle enfin découvre un pied dont la blancheur
 Aurait fait honte à Galatée,
 Puis le plonge en l'onde argentée,
 Et regarde ses lis, non sans quelque pudeur.
 Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée,
 Cimon approche d'elle : elle court se cacher
 Dans le plus profond du rocher.
 Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ;
 Soyez-en la déesse, et régnez avec moi.
 Peu de Fleuves pourraient dans leur grotte profonde
 Partager avec vous un aussi digne emploi :
 Mon cristal est très pur, mon cœur l'est davantage :
 Je couvrirai pour vous de fleurs tout ce rivage
 Trop heureux si vos pas le daignent honorer,
 Et qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous mirer.
 Je rendrai toutes vos compagnes
 Nymphes aussi, soit aux montagnes,
 Soit aux eaux, soit aux bois, car j'étends mon pouvoir
 Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir.
 L'éloquence du dieu, la peur de lui déplaire,
 Malgré quelque pudeur qui gâtait le mystère,
 Conclurent tout en peu de temps.
 La superstition cause mille accidents.
 On dit même qu'Amour intervint à l'affaire.
 Tout fier de ce succès le banni dit adieu.
 Revenez, dit-il, en ce lieu :
 Vous garderez que l'on ne sache
 Un hymen qu'il faut que je cache :
 Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé
 Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé.
 La nouvelle déesse à ces mots se retire ;
 Contente ? Amour le sait. Un mois se passe et deux,
 Sans que pas un du bourg s'aperçut de leurs jeux.
 O mortels ! est-il dit qu'à force d'être heureux

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



PSL ★

Vous ne le soyez plus ! le banni, sans rien dire,
 Ne va plus visiter cet antre si souvent.
 Une noce enfin arrivant,
 Tous pour la voir passer sous l'orme se vont rendre
 La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :
 Ah ! voilà le fleuve Scamandre.
 On s'étonne, on la presse, elle dit bonnement
 Que son hymen se va conclure au firmament ;
 On en rit ; car que faire ? aucuns à coups de pierre
 Poursuivirent le dieu qui s'enfuit à grand'erre
 D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci
 L'on ferait au Scamandre un très méchant parti
 En ce temps-là semblables crimes
 S'excusaient aisément : tous temps, toutes maximes.
 L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin,
 Pour quelques traits de raillerie ;
 Même un de ses amants l'en trouva plus jolie :
 C'est un goût: il s'offrit à lui donner la main:
 Les dieux ne gâtent rien: puis quand ils seraient cause
 Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,
 Vous trouverez qui la prendra:
 L'argent répare toute chose.

Les Amours de Psyché

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'École Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



| PSL 

« Le Monologue de Polyphile » - 1:47:00

Ô douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
 Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux ;
 Aimant universel de tous les animaux,
 Que tu sais attirer avecque violence !
 Par toi tout se meut ici-bas.
 C'est pour toi, c'est pour tes appâts,
 Que nous courons après la peine :
 Il n'est soldat, ni capitaine,
 Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
 Qui ne t'ait pour unique objet.
 Nous autres nourrissons, si pour fruit de nos veilles
 Un bruit délicieux ne charrait nos oreilles,
 Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
 Ferions-nous un mot de chanson ?
 Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
 Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
 N'est que toi proprement, divine Volupté.
 Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
 Pour quoi sont faits les dons de Flore,
 Le Soleil couchant et l'Aurore,
 Pomone et ses mets délicats,
 Bacchus, l'âme des bons repas,
 Les forêts, les eaux, les prairies,
 Mères des douces rêveries ?
 Pourquoi tant de Beaux-Arts, qui tous sont tes enfants ?
 Mais pour quoi les Chloris aux appâts triomphants,
 Que pour maintenir ton commerce ?
 J'entends innocemment : sur son propre désir
 Quelque rigueur que l'on exerce,
 Encore y prend-on du plaisir.
 Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
 Du plus bel esprit de la Grèce,
 Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
 Tu n'y seras pas sans emploi.
 J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
 La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
 Qui ne me soit souverain bien,
 Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
 Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,
 Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine ?
 Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté ;
 Car trente ans, ce n'est pas la peine.